



## CULTURE

## « Trompe-la-Mort » mais pas l'ennui

**OPÉRA** Malgré une affiche de très haut niveau, la nouvelle création mondiale de Luca Francesconi s'avère bien monotone

CHRISTIAN MERLIN

**S**i *Trompe-la-Mort*, le nouvel opéra de l'Italien Luca Francesconi qui vient d'être créé au Palais Garnier, avait été une pièce de répertoire, on se serait focalisé sur l'interprétation. On aurait alors souligné ce que la réalisation avait de magistral. On aurait vanté la beauté plastique du dispositif imaginé par le metteur en scène Guy Cassiers, le raffinement des éclairages, l'élégance des costumes, la fluidité cinématographique de l'enchaînement des scènes à l'aide d'une vidéo bien intégrée. On aurait loué une distribution de premiers couteaux, avec un Laurent Naouri charismatique, un Cyrille Dubois lumineux, une Julie Fuchs à fleur d'émotion, un Christian Helmer ferme et sonore, et des seconds rôles de luxe, à l'image du savoureux trio constitué par Laurent Alvaro, François Piolino et Rodolphe Briand. On aurait conclu que l'on a passé une excellente soirée, marquée du sceau de l'excellence.

Seulement voilà. On n'aurait rien dit de l'œuvre. Or, dans le cas d'une création mondiale, résultant en l'occurrence d'une commande de l'Opéra de Paris, la critique se doit de concentrer toute son attention sur la pièce, que l'on entend pour la première fois. Avec pour question déterminante : a-t-on envie

de la réentendre ? Cette fois, contrairement au précédent opéra de Francesconi, le magnifique *Quartett*, la réponse est résolument non. Et si, malgré une exécution de haut niveau, on s'est retrouvé pris sous une puissante chape d'ennui, c'est peut-être que quelque chose clochait dans la composition. La clé nous en est donnée par les intentions du compositeur. À les lire, on attendait une écriture narrative, contrastée conforme à la flamboyance des personnages balzaciens, dans cette adaptation des *Illusions perdues*. Seulement voilà : on a entendu une musique monotone, abusant des à-plats de cordes et des appels de cuivre, une vocalité platement prosodique, une absence cruelle de tension et de progression dramatiques. Quant aux personnages, ils restent uniquement des esquisses, soit caricaturales (Vautrin, Nucingen et le ridicule de leur accent espagnol ou alsacien contrefait), soit pâlottes (Esther, Rastignac), n'offrant que peu de grain à moudre à des chanteurs-acteurs qui n'auraient sans doute pas demandé mieux (Béatrice Uria-Monzon, totalement sous-employée). Il nous a semblé que la direction de Susanna Mälkki était un peu raide et carrée mais, sans points de comparaison, ceci est impossible à étayer. Tout ce que l'on sait, c'est qu'on a trouvé le temps bien long. ■